

La fée Arie : extrait du manuscrit intitulé: "Traditions et légendes du Jura"

Autor(en): **Quiquerez, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1879)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA FÉE ARIE

Extrait du manuscrit intitulé : « Traditions et légendes du Jura. »

Par A. QUIQUEREZ.

On ne saurait écrire les traditions du Jura, sans en rencontrer qui font mention des fées. Les fées ne sont pas une invention du moyen âge, elles ont précédé longtemps les Romains et ceux-ci les connaissaient sous le nom de fatua, fada, fadula. Les druides de la seconde classe étaient les faids, fadi, fatuæ en latin, et par contraction fae. Les Chinois appellent une dame Fey et dans tous les pays où il est question des fées, on les désigne également sous le nom de dame. Ce sont d'elles que descendent quelques dames blanches de nos légendes. Ulysse en avait déjà vu une pendant une tempête sur la mer d'Ionie.

Les fées ou les dames blanches du Jura hantaient volontiers les lieux jadis occupés par les druides et près des monuments préhistoriques. Elles sont un des derniers souvenirs des druidesses ou des prêtresses de ces temps reculés. Les auteurs qui en ont parlé les font venir d'Orient, comme bien d'autres êtres arrivés chez nous avec des peuplades orientales. Les fées ont laissé dans nos contrées de nombreux témoins de la croyance qu'on avait jadis en elles. Nous avons la Combe-des-Fées, près de Chevenez, non loin du Creugenat ou Creux-Sorcier. Le chemin des fées ou de la dame était une de ces routes primitives qui reliaient l'Helvétie à la Séquanie, par le plateau des Franches-Montagnes. Des cavernes, des grottes, des roches aux fées se trouvent en divers lieux. Les prés de la dame se rencontrent ailleurs. La Pierre aux Fées qu'on

voyait naguère près de la Pierre-Percée, recouvrait la boulangerie des fées : on entendait ces dames battre la pâte dans le pétrin et, la nuit, on apercevait la lueur de la flamme de leur four. Il y a 70 ans que ce lieu, alors désert, avait encore quelques restes de la forêt de chênes qui environnait jadis ces monuments préhistoriques. Depuis 20 ans on y a bâti tout un village, en conservant la Pierre-Percée, si avantageusement connue pour guérir de la colique sans le secours du médecin. Le cercle des fées, dans la plaine de Bellevie, recélait des femmes licencieuses et encore plus malicieuses.

La fée la plus en renom dans le pays d'Ajoie, en restituant à celui-ci sa plus grande étendue, était Arie, la Tante-Arie, nom tout aérien, qu'on donnait déjà à Junon, mais qu'on a doublement matérialisé chez nous, en accordant un corps humain à celle qui le portait, et en confondant cette dame avec Ariet, Henriette, comtesse de Montbéliard, qui, au XV^e siècle, fut la bienfaitrice de l'Ajoie. Le souvenir de cette bonne dame est resté en vénération jusqu'à nos jours. Combien y a-t-il de souverains qui aient laissé un pareil renom ?

La Tante-Arie était la protectrice des femmes laborieuses, aussi on la voyait portant la quenouille et le fuseau, ces symboles qu'on trouve dans les cérémonies des noces de divers peuples d'Europe et d'Asie. Nous allons tantôt la voir à l'œuvre.

Dans une étroite vallée d'érosion que la Vendeline parcourt en faisant de nombreux méandres, le village de Beurnévésain étale ses jolis vergers dominés par une église moitié gothique, moitié moderne. Sur une colline voisine, on voit les fossés et les fondations d'un château, dont l'église était jadis l'oratoire. La tradition rapporte qu'un pont de bois reliait les deux collines et permettait aux dames châtelaines d'aller à la messe de plein pied et sans fatigue. Le pont a disparu depuis longtemps, comme la forteresse même. Celle-ci se composait de deux parties

très-distinctes ; l'une était le castel primitif et l'autre le manoir du moyen âge. Le premier avait servi de vigie à un camp romain voisin, dominant au loin la contrée et pouvant correspondre par des signaux, du Jura aux Vosges et jusqu'au Rhin. Un poste si bien choisi ne pouvait manquer d'être réoccupé au moyen âge, aussi une famille noble établit sa demeure au milieu des fossés de l'ancien castellum. Mais ces turbulents vassaux des comtes de Montbéliard, pour avoir méconnu certaines lois féodales, se virent assiégés par leur suzerain et conduire prisonniers pendant que leur forteresse périssait dans les flammes. 1387.

A peu de distance à l'ouest de cette position militaire on voit la Roche de Faira et les cavernes de la Tante-Arie, cette fée topique de l'Ajoie, cet être éminemment moral qui exerçait une heureuse influence sur la jeunesse du pays. Elle était la protectrice des femmes laborieuses, l'ennemie des filles peu sages, dont elle emmêlait la quenouille quand elles s'étaient oubliées. Ce mythe des temps celtiques a laissé son nom à deux cavernes dans la roche de Faira. La plus grande et la plus accessible présente une cavité de 20 mètres de large, de 6 de profondeur et de 3 de hauteur. Son aire a été nivelée et son ouverture porte les traces du travail des hommes qui ont entamé le roc pour y fixer quelque paroi de bois et fermer l'entrée de la grotte. La seconde, peu éloignée de la précédente, est perchée sur un roc d'un accès difficile ; sans doute la nymphe, quelque druidesse, n'arrivait qu'au moyen d'une échelle à sa chambrette, pour nous servir du nom qu'on donne à cette baume, comme à la cavité creusée dans le flanc gauche de la Fille-de-Mai, comme à plusieurs autres sanctuaires celtiques où les prêtresses montaient pour rendre des oracles.

C'est dans la grande caverne que la tradition loge la Tainte-Airie, tradition encore vivace, car on entend çà et là les femmes de Beurnevésain et de Réchésy dire à

leurs marmots indociles et criards : « Tais-toi, ou je te conduirai à la roche de la Tainte-Airie. » Une bonne vieille octogénaire nous racontait que, dans sa jeunesse, on défendait aux enfants de passer près de ces cavernes, parce que la fée qui avait des dents de fer, prenait les marmots, les mettait à califourchon sur son cou, leur tendait ses grandes mamelles pendantes pour les régaler de son lait, s'ils avaient été sages, ou bien les jetait à la rivière, s'ils se trouvaient méchants, rendant ainsi une justice sommaire propre à contenir la pétulante jeunesse.

Après le soleil couché, on ne passait plus qu'en courant devant ces cavernes redoutées. Si, de jour, on s'en approchait, il était prudent d'y déposer un peu de lait ou de pain, ces deux talismans pour se rendre les esprits propices. L'offrande d'une branche de gui avait la même faculté à l'égard de la fée, conservant ainsi un usage des temps druidiques.

La Tante-Airie allait quelquefois le soir à la veillée dans une certaine maison de Réchésy pour surveiller le travail des fileuses. Elle excluait les hommes de ce gynécée, comme certains prédicateurs qui ont des sermons exclusivement destinés aux femmes et dont les hommes sont sévèrement bannis.

Des indiscrets voulant s'assurer du chemin que la fée parcourait, répandirent de la cendre sur la voie ; mais, le matin, ils virent avec stupéfaction que la dame avait de grands pieds d'oie, comme la reine Pédauque, comme la fée des cavernes de Vallorbes, et bien d'autres mystérieuses habitantes du Jura que signale M. Monnier dans ses traditions populaires comparées. Ces rapprochements ne sont pas sans intérêt, car ils se rattachent à des contrées jadis sans relations entre elles et ce ne sont pas des traditions colportées, mais toutes locales, avec une origine commune se perdant dans la nuit des temps.

Un paysan de Beurnevésain et son valet avaient attelé deux bœufs blancs à leur charrue et ils labouraient un

champ voisin de la caverne de la Tante-Arie, lorsqu'ils crurent sentir l'odeur du gâteau sortant du four. C'était sans doute la fée qui faisait du pain et ils manifestèrent le désir de goûter un morceau de cette odorante galette. Arrivés au bout du sillon, ils trouvèrent l'objet de leur souhait placé sur une touaille blanche, avec un couteau pour faire le partage du gâteau. Le repas terminé, le valet, au lieu de remercier la fée, empocha le couteau ; mais la Tante-Arie fit aussitôt entendre sa voix redoutable et le malotru se hâta de restituer l'objet dérobé. Si la fée grondait encore à chaque action d'ingratitude, elle aurait fort à faire et le temps lui manquerait pour faire des galettes.

Cet attelage de *Bœufs blancs* ne rappelle-t-il pas les deux génisses blanches traînant le char de la déesse Herta ? Les fées boulangères ne se retrouvent-elles pas dans plusieurs localités du Jura ? Tout cela ne se rattache-t-il pas au culte de la Terre ?

Beurnevésain nous offre encore un autre exemple de ces traditions druidiques : Dans la prairie, tout à côté de la baume de la Tante-Arie, il y avait naguère une grosse roche à tête arrondie qui ne pouvait provenir d'un éboulement de la roche de Faira. Elle avait été évidemment roulée à force de bras depuis le pied de la colline, jusqu'au bord de la rivière. Cette pierre a été brisée récemment au moyen de la poudre, pour en débarrasser la prairie et bientôt sa disparition fera oublier les traditions qui s'y rattachent. L'une d'elles rapporte que cette roche tournait sur elle-même, chaque jour à l'heure de midi et trois fois à la même heure le dernier jour du siècle. C'était une de ces roches nombreuses que les habitants du Jura avaient consacrées au Soleil et dont on retrouve tant d'exemples dans la Séquanie.

Une autre tradition attribuait à ce monolithe une partie du pouvoir moralisant de la fée Arie ; quand une fille paresseuse abandonnait sa fourche ou son râteau pour aller se reposer à l'ombre du rocher, une force surnatu-

relle repoussait la nonchalante et l'envoyait rouler dans le ruisseau où elle prenait un bain imprévu.

On raconte aussi que la Tante-Arie, pour stimuler les jeunes filles laborieuses, avait promis un don à celle qui, au premier mai, apporterait le plus beau fil et dont la quenouille ne serait pas emmêlée. Quel était le don promis ? La fée ne l'avait pas dit, mais elle avait seulement laissé entendre que ce serait ce que la meilleure fileuse et la plus sage désirerait le plus. Chaque aspirante pensa que ce ne pouvait être qu'un mari et la fille du sire de Beurnévésain qui ouït parler de ce don, le convoita comme la plus pauvre fileuse ; mais elle était trop fière et paresseuse pour s'occuper d'un fuseau, elle acheta du fil et une quenouille à la plus pauvre fille du village qui avait la réputation d'être la meilleure fileuse, comme elle était aussi une des plus belles. Mais sa pauvreté tenait les amoureux à l'écart et peut-être était-ce une garantie pour que sa quenouille ne devint pas emmêlée.

Quand arriva le premier mai et que la lune éclaira doucement la prairie, toutes les fileuses se réunirent près de la Roche de Faira. Chacune apportait du fil et une quenouille fraîchement mise en ordre. La noble damoiselle fit poser la sienne par une de ses suivantes. Elle comptait bien obtenir le don promis, faisant peu de cas de ses concurrentes et de la perspicacité de la fée.

L'assemblée était nombreuse ; toute la jeunesse du village était réunie, les fileuses au premier rang, les jeunes garçons au second et parmi eux quelques gentilshommes, des damoiseaux du voisinage qui convoitaient la châtelaine plus que sa quenouille. La fée passa en revue tous les paquets d'échevaux, mais beaucoup montrèrent des inégalités peu recommandables et indiquant des distractions durant le filage. Nombre de quenouilles bien peignées en dehors, se trouvèrent emmêlées intérieurement, ce qui fit rougir plus d'une fillette, et rire bien des garçons, ce qui n'était pas bien, puisqu'ils en étaient la

cause. Lorsque vint le tour de la demoiselle de Beurnevésain, la filasse était si collée au bois de la quenouille qu'on n'aurait pu en tirer une aiguillée de fil, tandis qu'il n'y eut pas de quenouille plus en ordre ni de plus beau fil que celui de la pauvre fille que personne ne regardait. Alors la fée appela un pauvre orphelin, bien timide, très-laborieux et si joli garçon que plus d'un de ses compagnons enviaient les avantages dont la nature l'avait gratifié, et Arie lui dit : « La plus belle dot d'une fille laborieuse est la sagesse ; c'est toi que j'ai choisi pour récompenser celle qui possède cette vertu. » Puis la fée remit à la bonne fileuse une bourse pleine d'or et disparut.

Beurnevésain offre encore d'autres traditions de la fée Arie et en face de la Roche de Faira se trouve un champ de sépulture des temps préhistoriques que nous avons déjà signalé dans d'autres publications.

